

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/3 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.3.63901

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Sozialgeschichte, methodologische Standards wie Quellennähe und Originalität, der Blick auf die Naturwissenschaften als mögliches theoretisches Vorbild und – im Gegensatz zu Deutschland – die Distanz zur Philosophie und damit zu dem wissenschaftstheoretischen Problem des Historismus.

Mit Blick auf die Institutionen- und Organisationsgeschichte läßt die materialreiche Studie somit keine Wünsche offen, aber kritisch anzumerken bleibt auch hier ein Grundproblem strukturgeschichtlicher Arbeiten: das relativ weitgehende Ausblenden von individuell handelnden Personen. Zwar kommen wichtige Vertreter der Disziplin – Andrew D. White, Charles K. Adams, Albert B. Hart in den USA, Ernest Lavisse, Gabriel Monod und Charles Seignobos in Frankreich – immer wieder zu Wort, aber individuelle Prägungen, Handlungsmotive usw. treten dabei doch hinter die Zwänge des institutionellen Überbaus zurück. Damit im Zusammenhang steht, daß der Kampf gegen die These vom »deutschen Modell« gelegentlich überzogen wirkt, wenn jedwede Möglichkeit der Übernahme von oder Orientierung an einzelnen Elementen bestritten wird. Hier wäre eine stärker individualisierte Betrachtungsweise, die die Bandbreite unterschiedlicher Formen von Kulturtransfer berücksichtigt, von Vorteil gewesen. Beides sind aber eher Fragen der Perspektive und der Forschungsinteressen und tun der Leistung der Autorin keinen Abbruch. Eine weite Verbreitung der Ergebnisse, insbesondere durch eine Übersetzung ins Französische oder Englische, ist dem Buch auf jeden Fall zu wünschen.

Christoph STRUPP, Washington D.C.

Wilhelm FÜSSL, Helmuth TRISCHLER (Hg.), *Geschichte des Deutschen Museums. Akteure, Artefakte, Ausstellungen*, Munich (Prestel) 2003, 456 p.

Sans doute sera-t-on étonné de trouver en ces pages une notice sur ce musée qui, malgré son qualificatif de »national« et sa volonté permanente de se hausser et de se maintenir à ce niveau, n'a jamais eu de vocation militaire proprement dite. C'est à l'occasion du centième anniversaire de la création du Musée, en 1903, situé sur une île de l'Isar et proche de Munich, fondé sur l'initiative de Oskar von Miller avec l'approbation du prince Louis de Bavière, devenu le roi Louis III, que l'ouvrage dont je tenterai de rendre compte fut publié.

On connaît certes le Palais de la Découverte créé à Paris en 1900 et le Conservatoire des Arts et Métiers, pour ne citer que ces deux exemples, mais l'origine du Deutsches Museum peut se rattacher aux diverses expositions (universelles souvent) qui se tiennent en Europe au XIX^e siècle et qui eurent pour thèmes l'évolution des techniques, non sans servir au prestige national. L'ère positiviste, prégnante des extraordinaires progrès scientifiques et l'espoir en leur traduction dans les domaines de l'hygiène, de la santé publique, des communications et des transports, entre autres, firent de ces expositions la vitrine du monde moderne. Aussi, pour suivre ces développements et en faire des ensembles muséographiques – de l'exploitation minière du XIX^e siècle à la navigation nucléaire en passant par un planétarium tenant compte du spoutnik – il fallait des équipes aux connaissances les plus vastes. Et puis, quels étaient les objectifs que devaient poursuivre ce musée: devenir une caverne d'Ali Baba, un dépôt géant, un lieu de vulgarisation scientifique à l'attention d'écoles secondaires, le reflet d'un ego nationaliste caractéristique d'une époque – comme la construction navale sous Guillaume II – ou bien encore un espace consacré aux merveilles de l'industrie?

Il semble bien que dès que les bâtiments principaux furent progressivement construits, de 1903 à 1925, et que les structures administratives et les divers conseils scientifiques furent établis, et aussi avec en arrière-plan des représentants des branches les plus avancées de l'industrie (corps des ingénieurs, chimie, électrotechnique, mécanique des fluides, etc. ...) la direction du musée se soit orientée vers l'aspect pédagogique et didactique. Si depuis vingt ou trente ans la muséographie s'appuie toujours plus sur la scénographie, rendant aux

thèmes des collections et des expositions des aspects plaisants, moins rébarbatifs même, les responsables du Musée ont toujours cherché à éviter cet écueil. Ses pères fondateurs (leurs photographies figurant dans le livre imposent le respect) tous scientifiques de haut rang paraissent avoir voulu transmettre à un large public – et dans certains cas également à des cercles spécialisés – les données essentielles de la technique en évolution sans pour autant tomber dans une vulgarisation trop élémentaire.

Quadrature du cercle? En tout cas, quelles qu'aient pu être les thèmes appliqués aussi bien par Miller que par le pédagogue munichois Georg Kerchensteiner dès avant 1910, le concept survivra en s'adaptant au contexte, c'est-à-dire à l'époque donnée. Quels qu'aient pu être les efforts déployés par les responsables du Musée et les conseils d'administration pour éviter une trop grande dépendance vis-à-vis des partis politiques, très tôt, les nazis (on est à Munich) cherchèrent à s'imposer soit directement soit en faisant pression sur les instances du Land de Bavière. Sous le III^e Reich, Oskar von Miller, accusé d'être trop lié au SPD et soumis aux attaques des nazis locaux dut démissionner bien qu'une haute personnalité telle que Karl Koettgen, directeur général des usines Siemens-Schuckert à Berlin, l'ait défendu auprès de Hitler. Il mourut le 9 avril 1934 à 80 ans ce qui ne manqua pas de provoquer embarras et confusion, le ministre président Ludwig Siebert ne pouvant s'abstraire de rendre hommage à celui qui fut l'âme du Musée. Ses successeurs, dont Hugo Bruckmann, éditeur en vue d'une entreprise de renom, qui avait connu Hitler à ses débuts, entretenaient d'excellentes relations avec des personnages importants du Parti et de l'État ce qui évita nombre d'avatars. Il put même empêcher la destruction de tous les ouvrages écrits par des scientifiques juifs. Les attaques contre le Musée furent cependant nombreuses jusqu'à la chute du régime hitlérien bien que ses directeurs aient pu faire coïncider leurs vues avec celles de Fritz Todt. Celui-ci voulait en effet que le Musée accorde beaucoup plus d'intérêt – sous forme d'expositions et d'exemples – aux réalisations du III^e Reich dans le domaine scientifique, en plaçant en évidence le rôle accru des ingénieurs. La guerre mit fin à ces querelles mais dans cette lutte d'influence, le Musée sortit gagnant et put obtenir, entre autres, une extension considérable de l'autre côté de l'Isar, dans les anciennes Schwere-Reiter-Kasernen, également convoitées par Todt. Et pour ne citer qu'un exemple de l'accommodement de la direction du Musée avec les exigences des décideurs politiques, un hall d'exposition de l'automobile fut créé en 1937 où, l'influence de Hitler, à côté de celle des grands noms de l'industrie automobile, ne fut pas négligeable: on connaît sa passion pour les puissantes voitures.

La guerre ne se limita pas à ces luttes d'influence et se répercuta sur tout le fonctionnement du Musée qui ne put exploiter ses 50 000 m² de surface d'exposition, ne serait-ce que par manque de personnel. Le Musée fut la cible de six bombardements aériens d'avril 1944 au 7 janvier 1945 (dans le cadre de 58 attaques aériennes que subit Munich) 80% des collections furent détruites et l'ensemble des bâtiments durement touché par des bombes incendiaires et explosives de forte puissance.

Bien que ce livre ait été rédigé par un collectif d'auteurs de haut niveau scientifique, il est parfois difficile au lecteur même le plus assidu de trouver des renseignements précis, et pourtant simples. Trop simples? Dans le cas des pertes en l'occurrence, l'on reste quelque peu sur sa faim; on sait cependant que furent détruits un moulin à vent, l'hydravion avec lequel Amundsen atteignit le pôle nord et un des tout premiers avions Junker tout métal, ainsi que des locomotives anciennes. Il semble que l'extraordinaire reproduction grandeur nature d'éléments de galeries d'extraction du charbon avec puits et appareils de traction, d'un réalisme étonnant, aient été préservés.

La reconstruction du Musée fut relativement rapide puisqu'en 1969 elle fut considérée comme achevée mais elle fut aussi l'occasion pour les nouveaux directeurs de transformer, de moderniser l'arrangement interne des bâtiments. Ce qui est remarquable, c'est de voir le nombre considérable de hautes personnalités (industriels, scientifiques et universitaires) qui s'impliquèrent dans la reconstruction et la réorganisation du Musée et firent partie des

conseils d'administration. De même les dons provenant de firmes les plus diverses passèrent en 1950 de 73 000 DM (480 entreprises sollicitées) à 500 000 DM (plus de 2000 entreprises contactées). Par la suite, le montant annuel des dons en argent s'élevait environ à un million de DM. De 1960 à 1970 on est passé de 277 000 à 1 300 000 visiteurs par an. L'espace disponible devenant trop limité, la direction du Musée put acquérir l'ancien terrain d'aviation de Schleißheim (à Oberschleißheim) créé entre 1912 et 1919. Après reconstruction et aménagements nécessaires, un hall d'exposition de 5000 m² fut consacré à l'aéronautique, venant compléter l'exposition permanente installée dans le Musée: en août 2000, plus d'un million de visiteurs furent enregistrés. Une dépendance du Musée fut ouverte à Bonn en 1995, consacrée exclusivement à la recherche et la technologie depuis 1945, avec, pour la première fois, une section traitant des sciences de la vie, médecine et biologie.

La troisième dépendance extérieure, »le Centre des transports«, fut installée à Munich sur le terrain de l'ancienne foire, sur la Theresienhöhe. L'État de Bavière, par une déclaration du 23 mai 1996 du ministre-président Edmund Stoiber, accorda les trois grands halls restants, construits en 1908 et classés Monuments historiques, accompagnés d'une subvention de 19 millions de DM et d'autres avantages matériels. 10 000 m² d'exposition purent dès lors être obtenus et l'exposition suivit un nouveau concept explicitant les transports et la mobilité en tant que réseau intercommunicatif.

Il est bien évident que nous n'avons pas voulu présenter un guide pour les visiteurs du Musée allemand tant sa richesse est grande. Car outre l'élaboration d'expositions sur les techniques de pointe, ce qui, somme toute, répond aux buts spécifiques de tout établissement de ce niveau, la direction du Musée a constamment collaboré à la recherche et à l'enseignement scientifiques. Il suffit de citer – entre autres – la bibliothèque scientifique qui compte actuellement 875 000 volumes, dont un fonds d'environ 5000 ouvrages rares depuis les incunables jusqu'à nos jours; à cela s'ajoute un fonds d'archives constamment enrichi et exploité avec intérêt par les Instituts de recherche de l'Université Ludwig-Maximilian et la Technische Universität de Munich. Le Collège Kerchensteiner, fondé dans le Musée le 23 novembre 1976, est un foyer de didactique avancée, de bases pédagogiques portant sur les sciences naturelles, la technique et leur histoire ainsi qu'un lieu de formation continue tout à la fois. De nombreux stages destinés à des »formateurs de formateurs«, découlant de ces principes y sont organisés.

Enfin, et ceci est bien autre chose qu'un simple hommage de courtoisie, la dernière contribution à cet ouvrage (rédigée par Bernard S. Finn, lui-même membre éminent du National Museum of American History of the Smithsonian Institution de Washington DC) fait ressortir l'influence du Musée allemand sur nombre d'établissements de ce type tant aux États-Unis qu'en Europe et cela dès l'entre-deux guerres. Le nombre de visiteurs ne peut à lui seul expliquer le succès d'un musée consacré à des thèmes complexes, et situé loin du cœur actuel de l'Allemagne. Il semble qu'à la base de cette réussite se situe le fait que les facettes les plus ardues de la technologie dans sa constante évolution aient pu être présentées avec adresse comme des éléments constitutifs de cette évolution et, contrairement à ce qui, parfois, n'encourage guère à visiter ce genre de musée, l'ambiance générale met à l'aise les visiteurs. Si le Musée allemand est considéré comme une des grandes attractions de Munich et est l'un des modèles du genre, il reste cependant peu connu du touriste lambda, français notamment: pourtant le Guide vert Michelin Allemagne (édition 1992, p. 206), y consacre une très intéressante description, tout à fait précise. Bien des préventions restent peut-être encore à vaincre mais rares sont les touristes qui disposent d'assez de temps pour visiter la Residenz, l'ancienne Pinakothek et, pour certains la Hofbräuhaus. Rude concurrence.

Marcel SPIVAK, Les Lilas